

Stéphane Blok

Le Ciel identique

*suivi de*

Chants d'entre  
les immeubles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN  
DU SERVICE DE LA CULTURE DE LA VILLE DE LAUSANNE

• L • a • u • s • a • n • n • e •

REMERCIEMENTS

FABRICE GORGERAT, CORINNE BLOCH ET FIAMMA CAMESI

« LE CIEL IDENTIQUE, *suivi de* CHANTS D'ENTRE LES IMMEUBLES »  
TROIS CENT TRENTE-HUITIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JANINE GOUMAZ,  
DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE : SERGE CANTERO,  
« VOLCAN », 2000, XYLOGRAPHIE, 10,5 x 14,7 CM  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : FIAMMA CAMESI, ZURICH  
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,  
À CLERMONT-FERRAND  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-376-5

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2014 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

LE CIEL IDENTIQUE

*roman*

CHAPITRE I  
AURÉLIE. AU MATIN

*Étranges existences  
qui se déroulent comme toute existence  
étrange et devant nous.*

Quelle heure peut-il bien être ?

Elle remarque par la fenêtre que le jour s'est levé.

Il faut que je m'en aille, est-ce le moment ?

Elle murmure à peine « au revoir », personne ne l'entend partir.

Comment se fait-il que cet endroit m'apparaisse si différent ?  
Elle descend l'escalier et sort de l'immeuble.

Comment ai-je pu à ce point ne pas voir le temps passer ?  
Le trottoir est mouillé, le ciel est bleu.

Y'a-t-il eu de l'orage ?

La rue est animée, chacun a l'air de savoir où il va ;  
un jeune homme en veste de cuir beige traverse au  
rouge le passage clouté tandis que deux femmes,  
cabas en main, attendent que le feu passe au vert.  
Un unique et fin nuage gris s'étire.

Qu'ai-je fait cette nuit ?

Un camion est parké sur le trottoir devant l'épice-  
rie ; les passants empruntent la route sur quelques  
mètres pour l'éviter.

Est-ce que cela se remarque que je n'ai pas dormi ?  
Un vertige la saisit, elle frissonne de fatigue. Tout  
le monde a un chez-soi, tous sortent d'un lit mar-  
qué de leur empreinte, chaud de leur odeur. Elle a  
envie d'un café et d'un grand verre d'eau fraîche.  
Une faible brise venue de l'ouest souffle sur la ville.

Où aller ?  
Deux pigeons se suivent sur le bitume taché.

Peut-être ici ?  
Elle pénètre.

Là ?

Elle choisit une place près de la fenêtre, au soleil, s'assied, se relève, cherche du regard, traverse le café en sens inverse, prend le journal du jour suspendu à côté de l'entrée à droite et retourne s'asseoir à sa place.

Un espresso s'il vous plaît et un grand verre d'eau s'il vous plaît.  
Nouveau vertige. Elle feuillette le journal, sans le lire.

Est-ce que la tête me tourne ?  
Les toilettes sont au coin du bar à droite.

La jeune serveuse dépose avec soin une petite tasse  
et un grand verre d'eau.  
Merci.

Quelle soirée... Deux garçons... Elle rougit, saisit  
la petite cuillère sur la sous-tasse brune, la repose  
sans l'avoir utilisée puis regarde par la fenêtre.  
L'odeur de l'un des deux lui plaisait, l'autre moins.  
Sont-ils en train de parler de moi ? Elle sourit,  
panique quelques secondes, puis se ressaisit.

Les toilettes sont au coin du bar à droite.  
Peut-on s'obliger à se sentir bien ?

Deux paquets de chips sont posés sur la table voisine.  
Que peut-il arriver ?

Elle se calme.

Tout se calme.  
Elle regarde la rue et inspire profondément.

Une gorgée de café.  
Que s'est-il passé ?

Une main sagement posée sur les cuisses.  
Le soleil est chaud à travers la vitre.

Une gorgée d'eau.

Sur le trottoir d'en face, deux écoliers se chahutent  
en marchant.  
Lui revient un souvenir.  
Ma mère avait-elle alors l'âge que j'ai aujourd'hui ?

Le café est bon, l'eau fraîche.  
Respirer lui procure une sensation agréable. Elle  
tente de ne penser à rien, comme inspirée.

Le temps s'écoule.  
Le temps s'écoule ?

Elle prend conscience du temps qui s'écoule, s'in-  
quiète, fronce les sourcils, se ravise et se replonge  
tout entière dans le désir de profiter de l'instant.  
Les passants se croisent les uns les autres sur les  
trottoirs. Ils marchent. Une grande dame trop  
maquillée lui jette un regard à travers la vitre.

Étrange. Elle voit les gens debout. En fait, ils se dressent.

N'y a-t-il pas dans le mouvement qui pousse les plantes à croître une passion ? N'opposent-elles pas à la gravité une force inverse ? Elle imagine des vertèbres empilées : la colonne est une réaction visible à la gravité qui attire vers le bas toute chose, jusqu'au sol. À ceci la colonne d'os solides s'oppose et se dresse dans un équilibre fragile dont il faut bien deux pieds pour stabiliser les mouvements, quitter le sol et se déplier.

Comme le tronc des arbres.

Reste-t-il encore un peu d'eau ?

Le verre est à demi plein.

Les arbres  
entre eux se parlent  
paraît-il  
un mot par heure, par semaine, par mois, par année.

Elle s'interrompt.

Ai-je parlé à haute voix? Elle jette un coup d'œil  
autour d'elle puis observe le bout de ses doigts.

Les arbres, un mot par heure, par semaine, par  
mois, par année. Voilà une idée joyeuse. Par les  
feuilles, par le bout des racines, un mot par heure,  
par semaine, par mois, par année.

Toutes les tables sont maintenant occupées

Un mobile d'avion à hélices oscille au-dessus du bar

Elle se lève

Puis-je vous payer s'il vous plaît ?

Dans la rue la lumière est éblouissante

Elle passe sous l'échafaudage d'une brasserie en rénovation. Des ouvertures laissées par les fenêtres absentes s'échappent le bruit des meules et de la musique de variété. Elle contourne une fontaine sans eau et descend quelques marches de granit conduisant à une rue commerçante interdite au trafic.

J'espère que je n'ai rien oublié là-bas ?  
Ses talons résonnent sur le pavé.

Deux dames en grande discussion, chargées de courses, s'asseyent à l'une des petites tables disposées devant un tea-room.

Quelle heure est-il ?  
Quelle importance.

Quelle histoire...

Il faut profiter, n'est-ce pas ?  
De la caravane du vendeur de *boritos* se dégagent  
déjà des effluves d'huile chaude.

Le ciel est maintenant totalement bleu.  
Il ne faut pas se mentir à soi-même.

Un adolescent en chemise blanche nettoie au jet la  
terrasse d'une pizzeria.  
L'existence est parfois surprenante.

Un facteur à scooter électrique circule en silence  
parmi les étals et les passants. Une jeune femme et  
sa petite fille se promènent, toutes deux se cachent  
derrière de grandes lunettes de soleil. Quatre démé-  
nageurs transpirant vident une camionnette rem-  
plie de meubles et de couvertures grises.

Des regrets ?  
Par le dégagement d'une venelle descendant entre  
deux immeubles, apparaissent au lointain les mon-  
tagnes.

Elle revoit certaines scènes de la nuit passée ; la sur-  
prise et la gêne qu'elle ressent l'obligent à chanton-  
ner tout en marchant. Elle s'en rend compte, sourit  
et met une main devant sa bouche.

Un monsieur moustachu fume adossé au candélabre  
qui jouxte un coiffeur pour hommes.  
Les souvenirs sont toujours incomplets, souvent  
flous.  
À l'intérieur, la clientèle fait la queue, assise.  
Les souvenirs sont des compagnons de solitude.  
Chacun les siens.  
Une odeur de poulets rôtis.

Quelle importance ?  
La brise venue de l'ouest souffle avec douceur.  
Chacun les siens.

Ai-je rallumé mon téléphone ?

Elle voit son reflet dans la vitrine d'un magasin de  
chaussures

y croise son propre regard

en diagonale

malicieux

elle sourit

la musique d'un magasin de mode anime cette por-  
tion de rue

elle remet en place la bretelle gauche de son sou-  
tien-gorge

sourit plus amplement

et

éclate de rire

tout en marchant

elle rigole toute seule, tout en marchant

elle aime les gens qui rient tout seuls tout en  
marchant

elle ne peut s'arrêter de rire  
et croise des gens qui la regardent  
et lui sourient  
tout en marchant  
elle sourit  
et pose la main sur le haut de sa poitrine  
à la base de son cou

L'extrémité ouest de la rue s'ouvre sur une petite place allongée bordée de bouleaux aux troncs blancs dont les innombrables feuilles en amandes, agitées par le vent, créent au sol autant d'ombres kaléidoscopiques. Parfois, par hasard, elles sont transpercées d'un rai de lumière isolé et fixe.

Elle pénètre l'ombre fraîche et le bruissement des feuilles, longeant les bancs publics disposés par deux sur lesquels des personnes silencieuses ou en discussion sont assises.

Me suis-je déjà arrêtée ainsi ?  
Elle continue sa route

Pour ne rien faire ?  
Profiter

Ces gens ont bien raison  
De s'asseoir dès le matin, dehors

Dans la rue

Pourquoi pas moi ?  
Un matin, je m'arrêterai

Sur un banc  
C'est égal, mais sans l'avoir prévu

Sinon ça ne marchera pas

Pourquoi ?  
Parce qu'il ne faut pas trop réfléchir.

Elle traverse la station des trolleybus et s'engage  
sur un grand pont reliant l'autre côté de la ville.

L'horizon s'ouvre à l'ouest.

D'abord la ville, puis la banlieue, puis les usines,  
puis la plaine.  
Au sud le lac, et tout autour, bien plus loin, der-  
rière, les montagnes.

Comment était-ce avant ?  
Une voiture klaxonne sous le pont  
Deux ascenseurs permettent d'atteindre les quais  
du métro  
De la forêt partout, jusque dans le lac  
De l'eau douce  
Que pensaient les voyageurs en arrivant là ?

Il fait chaud sur le bitume  
Le trottoir est large

À l'extrémité du pont, des panneaux publicitaires

« Miam ! »

« À nous de vous mériter »

« Mon père est alcoolique »

« Voyagez en toute sécurité »

« Ouvert 7/7 / 24/24 ! »

« Une tradition »

Sept

Quel jour sommes-nous ?

Lundi

Elle traverse hors des passages cloutés et rejoint une esplanade dont les jardins surplombent le lac.

Sept  
Parce que sept fois quatre vingt-huit ?  
Elle s'assied dans le gazon dense, face au lac.

Vingt-huit jours, comme les femmes, comme la  
lune ?  
Elle ôte ses chaussures.

Les femmes au rythme de la lune...  
Elle ôte son chemisier

... la lune au rythme des filles  
Elle caresse l'intérieur de ses chevilles

Lundi jour de la lune  
Puis le dessus de ses cuisses

Enfin elle dépose les mains sur ses cous-de-pied et  
regarde la ville, puis le lac, puis les montagnes.

Son front et ses épaules chauffent  
lundi n'est pas lundi, chaque jour est différent  
les heures n'existent pas, elles ne sont qu'un calcul  
un avion dans le ciel  
le mois de mai n'est pas le mois de mai

Il faudrait que le printemps ne revienne pas  
ou que l'automne s'éternise

ou l'hiver

elle s'allonge, les herbes chatouillent son dos nu  
ou l'été qui ne virerait à rien

jusqu'au sable  
deux petits papillons bruns tachetés se poursuivent  
l'un l'autre

jusqu'à la poussière  
ils s'amuse dans l'air

doucement elle ferme les yeux  
de quoi nous libérer un peu, ressentir le déroulé du  
temps qui s'écoule, irrégulier, invisible

Le temps, léger comme l'obscurité.  
A-t-il explosé ? S'est-il désuni ?  
De stable, ne s'écoulant pas, il a fini par couler,  
par-devant.  
Quel spectacle ! En avant la fanfare !

... et nous, tout angoissés...  
Provisoirement. La peur motive l'amour, l'effroi la  
passion.

Deux messieurs discutent sur le trottoir en dessous.  
Elle ouvre les yeux.

Les deux messieurs s'en vont dans un cliquetis de pièces de monnaie et de clés au fond d'une poche.

Les réacteurs des avions laissent des griffures blanches, des cicatrices qui se croisent à des altitudes différentes.

L'air est sec, clair.

Les gens se blottissent les uns contre les autres, partout toujours.

La solitude les rend semblables, tous seuls ensemble, blottis dans la finitude qui les fait respirer d'un même souffle, les regards enlacés devant le spectacle du temps qui défile.

À quelques pas de là, un jardinier arrose les asters.

S'inventer différent, se sentir autre, inégal, ne sert à rien. Nul n'est différent. Seuls les vieux rigolent de se savoir encore là. Ils rigolent d'être passés. Même terrifiés ou silencieux, mais ils sont là et peuvent bien rigoler.

Une fourmi ailée monte sur son genou.  
Elle se redresse.

Qui a vu le jour se lever ce matin ?  
Le jardinier accroupi enlève les mauvaises herbes  
dans le carreau voisin.

Elle est partiellement dévêtue.  
Qu'importe à la fin.

Des avions arrivent depuis le sud, par les Alpes, d'autres par-derrière, depuis dessus le Jura. Tout au fond, entre deux massifs, des nuages obstruent la vallée. Et sous les nuages, deux parallèles grises, obliques, des trombes d'eau qui tombent du ciel, de l'eau qui chute, lâchée dans le vide, du haut vers le bas, jusqu'au sol. Là-bas les gens sont sous la pluie, dans le brouillard. Dans la tempête. Sur le lac, des voiliers sont sortis.

Il faut profiter n'est-ce pas? Une baignade? Les traces laissées dans le ciel s'élargissent. Le jardinier s'est éloigné.

Sur le chemin bordant les carreaux de fleurs, une dame en noir promène un chien blanc minuscule au bout d'une laisse sans fin.

Une envie. Une destination inconnue, lointaine. La sensation du départ qui précède les longs voyages.

Elle se souvient d'une file interminable dans un immense aéroport alors que le jour n'était pas encore levé. Où était-ce ?

Aimer se perdre

Un premier taxi dans une ville où tout est nouveau.

Elle arrache quelques trèfles dans le gazon, les frotte entre ses mains afin d'en extraire les parfums.

Sa peau chaude sent la sueur.

Faire la queue sur le tarmac à l'autre bout du monde, au petit matin, dans les gyrophares orange des véhicules utilitaires.

Quelques gouttes perlent sur le fin duvet détournant son nombril.

Ses mains effleurent l'herbe.

L'arrivée sur le tarmac. La moiteur, l'odeur acide de la pollution des grandes villes.

Elle incline le visage et inspire profondément afin de saisir les effluves de son aisselle.

Elle étend les jambes

deux avions se croisent

Elle aperçoit la lune  
qui, comme elle, n'est pas encore couchée.